

III

A ROCHEROUGE

Mlle Charlotte de Ravines, sa toilette achevée, ouvrit la porte de sa chambre et descendit l'escalier en enfilant ses gants clairs.

— Mme la baronne Van Hottem attend Mademoiselle dans le petit salon, dit la femme de chambre qu'elle rencontra dans le vestibule.

Charlotte ouvrit une porte et entra dans une jolie pièce claire, où son apparition fut saluée par un "enfin, ma chère petite !" prononcé par une dame très grande, douée d'un remarquable embonpoint, qui se trouvait assise sur un petit canapé près de la fenêtre.

En face de cette dame, dont la toilette d'une élégance sévère et riche annonçait une visiteuse, se trouvait une autre personne à peu près du même âge, mince et brune, au visage pâle et semé de nombreuses rides. Un peu en arrière, se tenait debout un jeune homme, petit et brun aussi, de mine aimable et spirituelle.

— Vous ai-je fait attendre, chère Madame ? demanda gracieusement Charlotte en serrant la main que lui tendait la visiteuse.

— Oh ! bien peu, mon enfant ! Ainsi, Monsieur Maurice, vous ne vous décidez pas à nous accompagner dans notre promenade ?

— Réellement, Madame, je ne le puis, J'attends M. Dugand, l'ingénieur de l'usine d'Eyrans, qui doit venir me chercher en automobile pour nous rendre à ces mines nouvellement découvertes dont on fait tant de bruit.

— Eh bien ! tu lui feras dire que tu as changé d'avis, voilà tout ! dit Charlotte avec un léger mouvement d'épaules. Tu n'as pas à prendre tant de gants avec un subalterne, je suppose !

— Un subalterne ! Je t'avoue que je n'ai pas l'idée de considérer ainsi M. Dugand, si remarquablement doué de toutes manières, et dont la distinction de grand seigneur fait mon envie.

Une lueur irritée passa dans le regard de Charlotte.

— Oui, tu es en admiration devant lui ! C'est ridicule, mon pauvre Maurice !

— Et toi, tu lui en veux parce qu'il ne paraît pas se soucier de toi plus que ne l'exige la stricte politesse, et qu'il est même à ton égard d'une froideur, d'une indifférence ?

— Voyons, Maurice, que racontes-tu ! dit la dame brune d'un ton mécontent.

Charlotte était devenue pourpre et pinçait violemment les lèvres.

— Je me soucie vraiment bien des sentiments de cet individu à mon égard ! dit-elle d'une voix tremblante de colère. Va-t'en donc avec lui, puisque tu préfères sa société à la nôtre !

— Ai-je dit cela ? Mme Van Hottem, plus sensée que toi, comprendra que je ne puis, sans impolitesse, manquer de me trouver à ce rendez-vous. Et toi-même, il eût été beaucoup plus correct de te trouver ici tout à l'heure, pour recevoir la nouvelle institutrice de Marcelle.

— Moi, manquer une promenade, pour une institutrice ! Tu te moques, je suppose, ou alors tu me connais bien peu.

Le jeune homme eut un petit sourire railleur.

— Eh ! eh ! Peut-être pas tout au fond, mais suffisamment pour savoir qu'en effet certaines catégories de gens n'existent pas à tes yeux.

— Eh bien ! Ai-je tort ? dites, Madame, ai-je tort ? s'écria Charlotte en se tournant vers la baronne Van Hottem qui écoutait, silencieuse, la conversation peu cordiale du frère et de la sœur.

— Non, mon enfant, je vous approuve ; M. d'Aubars est un peu trop égalitaire. Mais nous nous attardons et l'heure s'avance. Au revoir, chère Madame, et venez donc un peu plus souvent au château. Vous aussi, Monsieur Maurice, Pieter serait charmé de chasser avec vous.

Elle se leva, tendit la main à Mme de Ravines et s'éloigna avec Charlotte et Maurice, qui les accompagnait jusqu'à la voiture de la baronne.

Au moment où ils arrivaient sur le perron, une automobile s'arrêtait devant la maison. Le jeune homme qui tenait le volant de direction sauta à terre, d'un mouvement plein de souple élégance, et se découvrit pour saluer les deux dames et leur compagnon.

— Ah ! vous voici, Monsieur Dugand ! dit cordialement Maurice. Venez donc, que je vous présente à la baronne Van Hottem !

Stanislas gravit les marches du perron et s'inclina devant la baronne. En se redressant, il eut un léger tressaillement lorsque son regard rencontra le visage de Mme Van Hottem... Que lui rappelait donc ce visage, ce teint demeuré très blanc malgré de nombreuses rides, ces yeux bleu pâle, doux et froids ?

Et pourquoi ce regard, en s'attachant sur lui, prenait-il soudain — l'espace de quelques secondes — cette expression de stupeur, d'effroi intense ?

Il avait rêvé, car il n'avait devant lui qu'une femme froidement polie et indifférente, qui lui adressait quelques phrases banales et semblait surtout pressée de rejoindre sa voiture — moins encore toutefois que Charlotte, car la jeune fille, sans attendre Mme Van Hottem était déjà près de la victoria.

Maurice alla aider la baronne à monter en voiture, puis il vint rejoindre Stanislas demeuré sur le perron et lui prit familièrement le bras.

— Un de nos voisins m'a exprimé son désir d'être de notre petite excursion, et si cela ne vous contrarie pas, nous allons l'attendre un peu.

— Mais certainement, rien ne nous presse, répondit Stanislas en suivant Maurice dans le petit salon.

Il salua Mme de Ravines, et la conversation d'engagea, bientôt interrompue par l'entrée de Marcelle, blonde fillette de douze ans qui avait le frais visage et les yeux rieurs de Maurice, son demi-frère — Mme d'Aubars s'était remariée à un propriétaire du pays, un an environ après la mort de Mme de Vaulan.

— Eh bien ! Marcelle, tu viens attendre ton institutrice ? dit Maurice en attirant à lui sa jeune sœur. Pourvu qu'elle te plaise ! Tu es si difficile !